

La culture du blé aux Etats-Unis

Autor(en): **White, Allen**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 16

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-252911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ali lui présente les armes, mais au moment d'entrer dans la tente, il barre le chemin à l'officier.

— Makach passir, ma colonel, — lui dit le turco.

— Ah! — fait l'officier surpris, — on ne peut pas passer?... Qu'y a-t-il donc?

— Ma général, il est crevé.

— Hein!... veux-tu parler mieux de ton général!... Il est crevé, qu'est-ce que c'est que ça?

— Il est crevé, barca!

Mais, à ce moment, à l'intérieur de la tente, une voix se fait entendre, et le colonel la reconnaît.

C'était le général qui disait à son officier d'ordonnance:

— Ah ça! le rapport du colonel Grindépinard n'est donc pas encore arrivé?

— Voilà, mon général — répond aussitôt le colonel.

Et s'adressant à l'Arabe:

— Que me disais-tu donc?... Tu vois bien que le général n'est pas mort!

— Eïa! — répond Ali-ben-Bouftou, — moi makach dire que ma général était morto.

— Tu m'as dit que le général est crevé.

— Oui, ma colonel, j'ai dit que ma général écrivait... Il écrivait avec oune plume, barca!

— Ah! il écrit avec une plume!...

— Vi, ma colonel.

— Et c'est pour ça que la consigne est de ne pas le déranger.

— Vi, ma colonel.

— Eh bien! moi, je ne déranger pas le général puisqu'il m'attend, — dit le colonel qui ne pouvait s'empêcher de rire.

Et il amusa bien le général en lui contant cette aventure.

OFFENSE IMPUNIE

Connaissez-vous l'adjudant Contrequarte, maître d'armes au 3^e zouaves? En voilà un fameux lapin!

Il ne fait pas bon à marcher sur le pied ou à bousculer involontairement un pareil lascar qui ne fait ni une ni deux et vous traîne illico sur le pré.

En a-t-il eu des affaires d'honneur! Ses duels sont innombrables; il en a lui-même perdu le compte.

C'est qu'il est intraitable sur le point d'honneur!

Un homme qui le regarde de travers, est un homme mort.

Parmi les prouesses qu'il se plaît à raconter, est la fameuse histoire de son duel avec un Anglais qui un jour avait, devant la porte de la caserne, photographié l'adjudant avec son « instantané ».

— Comprend-on ça! me photographier sans ma permission!... — hurla Contrequarte.

Foutu paire de claques! envoyé témoins. Le lendemain, je l'ai tué, coup foudroyant... Instantané, moi aussi.

Je fais des instantanés, — disait-il avec un rire qui glaçait les assistants.

Et sa rencontre légendaire avec un officier italien.

— Escrime à la San Malato... Pini... funistes. J'ai

marché droit sur lui et d'un coup de pointe au cœur je l'ai descendu.

Un jour qu'il racontait pour la mille et unième fois ses prouesses au milieu d'un cercle d'auditeurs respectueux, Eusèbe Barboucha, un vieux zouzou qui a fait la campagne du Mexique, lui dit:

— Je connais pourtant quelqu'un, mon adjudant, qui se vante de vous avoir mis la main sur la figure.

— A moi!... — rugit le maître d'armes.

— Oui, à vous, et plusieurs fois encore.

— Et je ne l'ai pas tué, il vit encore? C'est pas possible!

— Non, il est bien vivant, il est même au régiment et il s'en vante à chaque instant.

L'adjudant bondit; blême, hors de lui, il serre convulsivement les poings.

— Où donc est-il, ce lâche?... Où est-il que je l'extermine, cet imposteur!... que je le mange, ce fanfaron!... Qu'il vienne me dire en face qu'il m'a mis la main sur la figure, sandioux!

Personne, entendez-vous, tas de clampins? personne n'a seulement fait l'ombre du geste de lever la main sur moi, de toucher un poil de ma moustache!

Pour sa vantardise et son mensonge, à celui-là, je veux le tuer!...

On calme Contrequarte, on l'entoure.

Allons, allons, lui dit-on, c'est une plaisanterie!

— Non, non, je veux le voir... Où est-il? Son nom! je le veux!

Alors, toujours goguenard, Barboucha dit:

— Eh bien! je vais vous le montrer.

Et il se dirige vers la cantine.

Il y a là des zouaves qui prennent l'absinthe; parmi eux, notre vieil ami Dache, le perruquier, qui les fait tordre en leur racontant une de ses vieilles blagues, car il en possède un vrai sac.

Toujours dans un état de fureur impossible à décrire, l'adjudant s'écrie:

— Où est-il?...

— Cherchez, cherchez, il est parmi ceux-là!

— Où?... lequel? que j'aie sa peau!... Quel est celui qui s'est vanté de m'avoir mis la main sur la figure?

Alors, Dache, tout tranquillement, avec ce sourire intraduisible qu'il a lorsqu'il dit ses meilleures blagues:

— Eh bien! parbleu, c'est moi... quand je vous rase.

GRIOLET.



La culture du blé

aux États-Unis (Suite et fin)

Pour l'exploitation d'aussi vastes terrains, le capitaliste habile peut rechercher les forts rendements. C'est la même machine faisant ici avec quatre ou cinq hommes, chef et servants, ses 150 hectares pendant la moisson qui servira au petit fermier pour les 20 hectares d'emblavures dont il surveille la destinée. Aussi, là où son important confrère réalisera des

bénéfices, arrivera-t-il à peine à joindre les deux bouts. Mais, pour l'un comme pour l'autre, le gain ne vient pas toujours en fin d'année; le soleil brûle pour tous et la pluie n'a pas de préférences. Les saisons cependant sont plutôt régulières au Dakota et le gain d'une année couvrira le déficit de l'autre. Bon an, mal an, les frais de culture proprement dite, y compris l'ensemencement et l'usure des machines, ne dépassent pas en moyenne 3 dollars 75 à l'acre (40 ares). Mais il convient d'ajouter les primes d'assurance pour les récoltes sur pied et en élévateurs, les frais de réparation de ces élévateurs, la nourriture des animaux, les impôts fonciers (2 fr. 50 environ l'hectare). On arrive ainsi à 5 dollars 70 de frais de culture par acre emblavé, moyenne des bonnes terres dans de bonnes années, soit 30 cents par bushel ou 4 fr. 25 environ par hectolitre de blé récolté si l'on prend comme base un rendement moyen de 19 bushels à l'acre (un peu moins de 17 hectolitres à l'hectare).

Pour les prix de vente, il ne faudrait pas tabler sur la campagne écoulée, exceptionnelle quant à l'élévation des cours, et prenant la moyenne des sept dernières années, nous arriverions au prix de 7 fr. 85 l'hectolitre dont la production a coûté 4 fr. 25. Cette évaluation devrait être modifiée si l'on prenait en considération l'intérêt des capitaux engagés. Pour la région, en effet, le taux de 8 pour 100 n'a rien d'anormal et, en plus

des capitaux mis en jeu pour le terrain et l'aménagement de la ferme, il faut tenir compte de l'avance des frais de culture et d'emmagasinage, car le détenteur de blé attend fréquemment un an et plus qu'un marché avantageux se présente. Tout compte fait, dans les meilleures fermes, le profit net serait généralement inférieur à 10 pour 100.

Ajoutons que des récoltes suivies pourraient, dans un avenir plus ou moins éloigné, faire baisser les rendements et changer profondément la situation. Mais, malgré vingt années de culture intensive, ces précoc-

upations pessimistes semblent ne pas avoir cours sur les bords de la rivière Rouge. Le sol de la riche vallée ne montre pas encore le moindre indice d'épuisement, et les câbles du continent annonçant dans nos récoltes des déficits précurseurs de hausse, la famine en Italie, la suppression temporaire des droits d'entrée chez nous, une bourrasque dans le Sud, de la pluie aux Indes, voilà ce qui là-bas occupe beaucoup plus. Dans ces vingt ans d'exploitation, la terre s'est montrée pour beaucoup si féconde, si généreuse! Et, insoucians de l'avenir, ceux-là lui demanderont jusqu'à la dernière heure leur « maximum » de grains et de dollars.

D'après

Allen WHITE.



PENSÉES



Les nuages peuvent cacher une étoile, mais les nuages passent et l'étoile demeure.



Le dévouement n'a de prix qu'autant qu'on l'ignore et qu'il ne reçoit pas la récompense des applaudissements du monde.



La vieillesse est une singulière maladie : on la soigne pour la faire durer.



S'écrier : — « Pourquoi pas moi ? », quand il est question de prospérité, ça fleure l'envie ; mais quand il s'agit d'infortune, oh ! alors ça embaume l'altruisme.



Apprivoisez le loup, il rêvera toujours aux bois.



Quand l'arbre va tomber, les singes décampent.



Le Houx: Qui s'y frotte, s'y pique (C. Landelle)



« Je mange du pain noir, mais je suis un honnête homme. »
Victor HUGO.



« La femme est une fleur qui n'exhale son parfum qu'à l'ombre. »
LA BRUYÈRE.



Le bonheur est comme une boule après laquelle nous courons aussi longtemps qu'elle roule... et que nous poussons maladroïtement du pied au moment de l'atteindre.

